Chemin faisant

NOTES ROMAINES

On ne va pas à Rome pour trouver des nouveautés. Bien que M. Mussolini ait déclaré, du haut du balcon du palais Chigi, le 10 avril dernier, dans sa harangue de remerciement adressée à la foule se pressant sur la place Colonna : « Rome n'est pas la capitale d'un peuple d'antiquaires », l'antiquité continue à y attirer d'innombrables visiteurs et à y faire recette. Les hommes nouveaux, d'ailleurs, n'ont pas méconnu ni négligé cette vérité. Ils en tirent même, en faveur du Trésor, des ressources appréciables. De bonnes ruines au soleil, et aussi souterraines, valent mieux qu'une imposante maison de rapport moderne. Elles suivent, elles aussi, la loi actuelle de l'augmentation des loyers. Autrefois — il y a déjà longtemps — on visitait le Forum avec un billet d'entrée d'une lira. Maintenant vous en payez cinq — mais vous avez le droit de voir également dans une seule journée, avec le même billet, le Palatin. Cette double visite, le même jour, n'est pas à conseiller. Le Forum, à lui tout seul, demande de longues heures de lente promenade. On y fait à travers les siècles d'interminables excursions. Vous allez de la naissance de la Ville, ou presque, des marches de Cacus, du Lupercale, c'est-à-dire de la grotte de la louve-nourrice, à la basilique de Constantin, qui date de trois siècles après J.-C. C'est un déplacement dans le temps ! Dans l'espace il semble que vous ayez moins à parcourir : le Forum ne paraît pas, vu de haut, un vaste emplacement. Assez étroit dans sa plus grande largeur, d'une longueur médiocre entre ses points extrêmes, l'arc de Septime-Sévère et l'arc de Titus, il cause généralement aux visiteurs débarqués de la veille une déception. « Quoi, se disent-ils, tant d'Histoire, tant d'événements ont pu tenir en un endroit si petit, si resserré ! Voilà cette fameuse place, qui en occupe une si large dans les annales de l'humanité ! Ses proportions sont insignifiantes. » Pourtant quand on la parcourt attentivement, en s'arrêtant devant les restes mis à jour et classés, elle devient immense. Elle vous retient très longtemps. En ce moment, dans le triomphe du printemps, la nature, en plein épanouissement, envahit les ruines : des guirlandes d'iris violets courent à leur fantaisie parmi des murailles à fleur de terre, des bouquets de glycine forment de capricieux treillages ou des chapiteaux vivants au milieu de ces pierres mortes. L'ensemble fondu dans des gazons d'un vert vigoureux et des tons mauves donne à distance au Forum ce nivellement qu'avait le *Campo Vaccino*, ce champ aux bestiaux tel que le vit et le rendit Piranesi.

Le présent continue à ramener à la lumière le passé touffu de ces points de Rome. Il met au service de celui-ci les inventions nouvelles. Il en modernise la visite. Quel n'a pas été mon étonnement de rencontrer cette année sur la voie Appienne, l'antique, de lourds autobus gris, chargés de voyageurs. C'est une nouveauté ! Elle est, je crois, de date assez récente. En tout cas, voici deux ans elle n'existait pas. Elle était d'ailleurs inévitable. Avec le prix grandissant des voitures de place et des autos-taxis, il fallait organiser un moyen de locomotion économique, capable de prendre la nombreuse clientèle des touristes. Vous avez maintenant, au Forum de Trajan, c'est-à-dire à deux pas de la place de Venise, encombrée par les arrêts ou les terminus de tramways, une tête de ligne d'autobus, qui « fait » les Catacombes de Saint-Calixte et la voie Appienne. Lorsque les lourds véhicules, par un temps sec, sous le soleil d'avril soulèvent la poussière blanche de la route, il semble que la campagne romaine, si vous la parcourez à pied ou en simple voiture, veuille vous ensevelir sous une pluie de cendres ou d'ossements calcinés. Vous arriverez aux Catacombes, sous un linceul mobile et pétrifié, prêts à être inhumés, dans les alvéoles des parois. Que les temps sont changés ! La célèbre tombe de Cecilia Metella doit être ébranlée par les profondes trépidations des engins modernes qui rompent la silencieuse majesté de ces parages où aimait à s'attarder Chateaubriand. Rappelez-vous le passage de Cinthie. L'autobus va de plus en plus sillonner les environs de Rome. Il maintient et assure la visite collective, le troupeau des agences — terreur du visiteur isolé ou des parties archéologiques à nombre limité, pour ainsi dire intime. Il entretiendra les avalanches de visiteurs qui gâtent ce paysage et animent les ruines de la manière la plus fâcheuse. Le progrès a de lourdes rançons. Sans remonter très loin, à l'époque où l'on arrivait en diligence dans la Ville Eternelle par le Ponte Molle et la place du Peuple, comme fit de Brosses, on visitait mieux Rome il y a seulement vingt ans. L'industrie de la visite, montée et exploitée par les agences, d'après les derniers perfectionnements, ne fonctionnait pas à plein rendement. Elle ira chaque année augmentant et prospérant. Plaignons nos petits-neveux.

Jusqu'à maitenant, l'autobus ne se hasarde pas hors des environs prochains des Sept-Collines. Cependant, pour les excursions à plus longue portée, vous trouvez des autos-cars plus luxueux et à nombre de voyageurs limité. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut se rendre à Tivoli. J'ai vu affiché que pour la somme de cent francs on vous offrait la promenade à la villa d'Hadrien, à la villa d'Este, aux Cascatelles, — et le déjeuner également. Il faut croire que la villa d'Hadrien reçoit plus de visiteurs qu'autrefois. Cela n'a rien de surprenant. Je pense, en effet, qu'il n'y a pas de ruines ou d'ensemble de ruines qui donnent de la puissance impériale une image plus troublante. Cette villa est une ville véritable. Pour apprécier à leur valeur ce témoignage brisé, ces restes épars et si évocateurs, il importe certes que votre imagination se fasse l'architecte rapide de ces constructions jonchant le sol et les remette sur pied. Elle est bien payée de sa peine. Ce qui atteste que le mouvement des curieux se porte de plus en plus vers cette villa, c'est qu'à l'entrée, autant dire en pleins champs, vous remarquez de simples et basses maisons de fraîche date. Ce sont des guinguettes qui servent de restaurants, et vous voyez alignées sous des tonnelles de roseaux, qui rappellent celles qui longent la voie Appienne nouvelle, hors la porte San-Giovanni, des tables couvertes de nappes blanches. Elles ont l'air de travailler beaucoup.

Tivoli, Frascati, Marino, Albano marquent bien les points extrêmes de la campagne romaine, que visite l'ordinaire tourisme. En général, il ne les dépasse guère. Les autos, cependant, permettent d'aller beaucoup plus loin dans une seule journée, mais ce moyen de locomotion n'est pas à la portée de toutes les bourses. Dans une même journée, rien n'est plus aisé que de voir Tivoli et les fameux « Castelli romani », Frascati, Grottaferrata, Castelgandolfo, Genzano et le « beau lac de Nemi, qu'aucun souffle ne ride », en traversant Zagarolo, perché d'une façon si pittoresque sur un éperon élevé, espèce de falaise au milieu d'un moutonnement de collines. Autrefois, cette visite prenait deux jours au moins. Malgré la rapidité des déplacements actuels, rendus possibles par l'automobile, on ne va pas au delà de cette région consacrée par l'habitude. Rares sont encore les curieux qui poussent jusqu'aux montagnes de la Sabine; c'est une contrée admirable, avec des mouvements de terrain qui ressemblent à une mer démontée et pétrifiée, avec ses montagnes tantôt verdoyantes, couvertes de chênes verts, tantôt dénudées, grises et comme cadavériques, avec ses cités moyenageuses, juchées sur des hauteurs, à la manière étrusque, et qui commandent des horizons impressionnants. Ces parages commencent la tournée qui, sur les pas de Gregorovius, vous éclaire, en l'illustrant, la période des luttes du moyen âge, de famille à famille, de château à château. J'ai refait, avec des amis qui m'avaient emmené, une excursion qu'on ne saurait trop recommander. Nous avons visité Palestrina, l'ancienne Préneste, avec les ruines trop rares de son temple de la Fortune; puis, par Olevano, associé au nom des Borghèse, petite ville escarpée, et plus loin, par Bellegra, village gris, pauvre, sur une cime qui domine un paysage infini, nous sommes arrivés à Subiaco. Les couvents, surtout le *Sagro-Speco* ou la grotte de Saint-Benoît, transformée en chapelle, valent une longue visite. Le site est d'une austérité presque farouche : une gorge étroite, des rochers énormes et des bouquets de chênes qui tranchent vivement sur la grisaille de l'ensemble. Les églises de Saint-Benoît, avec leurs différences de niveau, leurs peintures du treizième siècle, le jardin du couvent, planté de rosiers où vit un corbeau apprivoisé, et un portrait de saint François d'Assise, peint en 1224, je crois, pendant le séjour de François au château, font de Subiaco un endroit unique.

JOSEPH GALTIER.

NOUVELLES DU JOUR

A la présidence du conseil

M. Raymond Poincaré a reçu hier après-midi M. Albert Sarraut, ancien ministre des colonies.

Le président du conseil a reçu également le ministre de Danemark à Paris et M. Andersen.

Un discours de M. Poincaré

Rappelons que M. Raymond Poincaré, président du conseil des ministres, présidera ce soir, à Luna-Park, le banquet organisé en son honneur par l'assemblée des président des chambres de commerce de France. Il y prononcera un discours.

La réorganisation du ministère des régions libérées

Le Journal officiel publie aujourd'hui un décret portant réorganisation de l'administration centrale du ministère des régions libérées.

Dans un rapport adressé au président de la République, le ministre des régions libérées expose que cette réorganisation répond à la volonté pressante manifestée par le Parlement à plusieurs reprises et à juste titre.

Il ajoute que déjà « l'importance de la mission de ce département s'était progressivement réduite du fait de l'état d'avancement des opérations des commissions cantonales et des tribunaux des dommages de guerre; de l'achèvement des travaux de reconstitution entrepris directement par l'Etat; de la disparition des régimes d'avances en espèces ou en nature ».

Un regroupement et une simplification des services doivent donc être immédiatement réalisés.

A l'administration centrale, d'abord, il apparaît indispensable de procéder sans retard à une réorganisation des services, qui, correspondant aux besoins actuels de la reconstitution, s'inspire des préoccupations suivantes :

1° Suppression des organes devenus inutiles ;

2° Regroupement des services dont le maintien est encore nécessaire, en vue d'assurer une meilleure utilisation des agents et de leurs efforts ;

3° Préparation de la démobilisation finale du personnel et des services.

La première préoccupation fait supprimer le secrétariat général, la direction des services financiers, la direction de la constatation et de l'évaluation des dommages de guerre, la direction de la reconstitution immobilière, plusieurs services et bureaux.

La seconde provoque le groupement, en un service du personnel et de la comptabilité, de certains bureaux; la réunion, en un seul bureau, des organismes chargés de diriger et de contrôler les opérations administratives d'évaluation; la fusion du service du contentieux et du service du contrôle du remploi; la fusion du service d'architecture et du service des opérations techniques du contrôle du remploi; celle du service de la reconstitution foncière et des services techniques en liquidation; celle, enfin, de la section des prestations en nature et de la section des récupérations et restitutions au service d'exécution du traité de paix.

La troisième préoccupation facilitera, dès que la réforme pourra être réalisée sans nuire à l'œuvre de la reconstitution, une concentration plus intense des services et favorisera leur rattachement à un autre département ministériel.

Le ministre dit en terminant son rapport que la réforme effectuée aura pour conséquence immédiate une réduction du personnel de tous grades, portant sur le tiers environ des effectifs actuels de l'administration centrale; elle permettra, sans retard, la liquidation d'un des trois grands immeubles occupés.

Elle sera, en outre, complétée à bref délai par un regroupement des services départementaux, établi sur des bases analogues.

Le mécanisme de la loi électorale

On nous demande de différents côtés de rappeler les principes sur lesquels repose le mode de scrutin actuel et d'en exposer le fonctionnement. Beaucoup d'électeurs, en effet, éprouvent encore quelque difficulté à pénétrer le mécanisme du quotient et de la plus forte moyenne. La complication de ce mécanisme est cependant beaucoup plus apparente que réelle. Nous rappelons ci-dessous les dispositions de la loi du 12 juillet 1919.

Cette loi, on le sait, n'est pas l'application de la représentation proportionnelle intégrale; elle est un compromis entre le principe majoritaire et le système proportionnaliste, puisqu'elle consacre deux privilèges à la majorité : une prime à la majorité absolue, une prime à la plus forte moyenne. La seule application qu'elle comporte du principe proportionnaliste, c'est la désignation de l'élu par le quotient. Expliquons-nous :

La désignation des élus se fait, si l'on peut ainsi dire, en trois temps.

Premier temps : sont déclarés élus tout d'abord, et avant tous les autres, les candidats qui ont obtenu la majorité absolue, c'est-à-dire la moitié plus un des suffrages exprimés, bulletins blancs et nuls déduits du nombre des votants.

Deuxième temps : les candidats peuvent être ensuite élus au quotient. On obtient le quotient en divisant le nombre des suffrages exprimés, déduction faite des bulletins blancs et nuls, par le chiffre des sièges à pourvoir. Exemple : il y a dix mandats législatifs à conférer et l'on compte 150,000 suffrages exprimés. Divisons 150,000 par 10, nous obtenons 15,000. C'est le quotient électoral.

Il s'agit maintenant de calculer la moyenne. On l'obtient d'abord en totalisant les suffrages obtenus par tous les candidats d'une même liste, puis en divisant ce total par le chiffre des candidats de cette liste. Exemple : une liste a recueilli dans son ensemble, 620,000 suffrages pour ses dix candidats. Divisons ce total par 10, nous obtenons 62,000. C'est la moyenne.

La liste ayant droit à autant d'élus que sa moyenne contient de fois le quotient, il suffit dès lors de diviser 62,000 par 15,000. Résultat : la moyenne comprenant quatre fois le quotient, plus un reste de 2,000 voix, la liste a droit à quatre élus.

Troisième temps : les candidats peuvent être élus à la plus forte moyenne, par la règle de l'attribution des restes. Ici, il ne s'agit pas du reste des voix résultant, pour chaque liste, de la division de la moyenne par le quotient, mais du reste des sièges à conférer.

Exemple : trois listes sont en présence pour dix sièges à pourvoir. La liste A, avec une moyenne de 62,000 voix, a déjà droit à quatre élus, si le quotient est de 15,000. La liste B, avec une moyenne de 48,000 voix, a droit à trois élus. Enfin, une liste C ne réalise qu'une moyenne de 14,900 voix et n'a droit à aucun élu au quotient. Mais son reste — 14,900 voix — est supérieur à celui de la liste A, qui est de 2,000, et à celui de la liste B, qui est de 3,000, et sa moyenne atteint presque le quotient. Elle n'aura droit cependant à aucun élu, bien qu'il y ait encore trois sièges à pourvoir et que le système proportionnaliste ait précisément pour objet de faire droit aux minorités. La logique proportionnaliste voudrait que cette liste déshéritée se vît attribuer au moins l'un des trois sièges encore à pourvoir. Pas du tout. Ces trois sièges étant attribués par la loi à la plus forte moyenne, c'est la liste A qui en bénéficie et qui aura dès lors sept élus, dont les quatre premiers désignés par le quotient.

Tel est le mécanisme de la loi, qui assure, on le voit, l'élection totale et définitive au premier tour de scrutin. En effet, elle ne prévoit un ballottage que si le nombre des votants n'atteint pas au moins le tiers de celui des électeurs inscrits ou si aucun candidat ne peut être élu au quotient.

Il ressort de ces quelques explications que pour assurer le succès d'une liste quelle qu'elle soit, il faut surtout lui assurer le maximum numérique des voix auxquelles elle peut prétendre. Diminuer cette importance numérique, c'est lui enlever, à quelques voix près, le droit à un ou à plusieurs élus au quotient, et c'est lui faire perdre, par surcroît, le bénéfice de la plus forte moyenne. De là le danger du panachage, danger qu'on ne saurait trop signaler, en présence de la multiplicité des candidatures, à l'heure où le suffrage universel est appelé à prononcer son verdict.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Le recensement des votes de la Seine

Par arrêté du préfet de la Seine, le recensement général des votes qui seront émis le 11 mai dans chacune des circonscriptions du département de la Seine pour l'élection des députés sera effectué en séance publique le mercredi 14 mai, à 9 heures, par les commissions composées conformément à la loi.

Cette opération aura lieu à l'Hôtel de Ville de Paris, salle des Prévôts.

Ouvriers ou fonctionnaires ?

Les autorités maritimes de Lorient ont fait mettre en congé sans solde, jusqu'à la fin de la période électorale, les ouvriers de l'arsenal de la marine, au nombre de trois, parmi lesquels se trouve le maire de Lanester, M. Rogel, qui sont candidats aux élections législatives.

Les intéressés ont protesté contre cette mesure. Ils déclarent que n'étant que salariés, payés à l'heure, ils ne peuvent être assimilés aux fonctionnaires candidats visés par la décision prise récemment en conseil des ministres.

Agression contre M. Gaston Vidal

M. Gaston Vidal, ancien sous-secrétaire d'Etat de l'enseignement technique, député sortant de l'Allier, s'était rendu hier soir à Saint-Gérand-le-Puy pour y prendre la parole dans une réunion publique. Cette réunion n'ayant pu avoir lieu en raison de l'obstruction systématique d'une partie de l'assistance, M. Gaston Vidal se retirait lorsqu'il fut entouré par plusieurs individus qui le frappèrent. Il dut être conduit en automobile à Vichy.

Élections sénatoriales

OISE. — Le collège électoral sénatorial se réunira au chef-lieu, le dimanche 22 juin 1924, pour procéder à l'élection d'un sénateur, en remplacement de M. Roland, décédé.

Les conseils municipaux des communes comprises dans le département sont convoqués pour le dimanche 18 mai 1924, à l'effet de nommer leurs délégués et suppléants en vue de cette élection.

LA VIE ET L'ÉCOLE

A la bibliothèque de l'Arsenal. — Sully, grand-maître de l'artillerie. — Un conte de fées qui finit par un désastre. — Le marquis de Paulmy d'Argenson. — Le sanctuaire de la reliure. — Vierges et prostituées. — Les salons de la duchesse du Maine. — Les soirées romantiques de Charles Nodier. — Intervention de la fée Carabosse. — Greuze et le grenadier. — Une abbaye de Thélème à l'Arsenal. — La bibliothèque introuvable. — A Sainte-Geneviève. — Bustes et horloge planétaire. — Les projets du nouvel administrateur. — Les volumes cuits. — Une bibliothèque moderne. — Rapidité mécanique. — Rayons de livres et rayons de soleil. — On travaille à contre-jour. — Un vestiaire, un restaurant, une salle d'exposition, une salle de revues, une salle de journaux, et... chut ! — Un mot de M. Georges de Porto-Riche. — Un projet de loi.

Quand nous nous sommes présenté à l'Arsenal, un matin de la semaine passée, on n'a pas tiré le canon. En revanche, après quelques tâtonnements, nous y avons rencontré le nouvel administrateur, M. Louis Batiffol, le plus accueillant des érudits, le plus artiste des bibliophiles — et le plus angoissé des bibliothécaires.

Car l'histoire de ce dépôt de poudre et de crapouillots métamorphosé, un beau jour — un très beau jour — en un dépôt de livres splendides, ressemble à un conte de fées qui menacerait de finir par un désastre. Aventurons-nous seul, pour quelques instants, dans cette demeure ouatée de mystère et de silence, et accompagnez-nous, lecteurs, en ce château de la Belle au bois dormant. Il vous souvient, n'est-il pas vrai? que Sully, grand-maître de l'artillerie depuis 1599, fit élever cette construction, en l'an 1600, pour son propre usage, sur les plans de Philibert Delorme, et l'adossa au mur de Charles V. Cet illustre ministre était de ceux qui tiennent au logement, et, au besoin, le font à leur goût et à leur mesure, aux frais du prince. Et dès l'abord, on s'avise qu'il ne se mouchait pas du pied. Après avoir gravi l'escalier, poussons la porte derrière laquelle il ne se passe rien, et, sans plus de cérémonie, enfilons cette longue suite d'antichambres, de chambres et de salons, où resplendissent lambris sculptés et plafonds à caissons. Voici la vaste pièce où il faisait ses adjudications. Entrez, lecteurs et lectrices, entrez, nous sommes seuls. Et voici sa chambre à coucher, d'où l'alcôve a disparu et où règne à présent le pupitre massif des capucins de la rue Saint-Honoré, qui frappa si vivement l'imagination de Victor Hugo. Ces riches parquets furent foulés, avant nous, par Henri IV et Gabrielle d'Estrées; il n'est pas désagréable de les fouler à notre tour. Mais aujourd'hui ils supportent des centaines de tablettes garnies d'in-folio blonds; et, pour la joie des yeux, le logis de Sully, grâce à la baguette d'une bonne fée, est devenu le sanctuaire des beaux livres.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, la grande-maîtrise de l'artillerie ayant disparu, un homme de goût, bibliophile passionné, remplit les fonctions de bailli de l'Arsenal et habita les appartements de Sully : il se nommait le marquis de Paulmy d'Argenson. Et l'idée lui vint de consacrer sa fortune à réunir dans cette magnifique demeure une collection non moins admirable par le choix et la rareté des livres que par la somptuosité et le parfait état de leur livrée. Patiemment, amoureusement, il se ruine à cette fantaisie. Mais survient à point un autre magicien, le comte d'Artois, qui lui achète sa bibliothèque, à la condition qu'elle reste dans son cadre, et y joint la sienne; puis, l'un aidant l'autre, ils y joignent celle du duc de La Vallière. Approchez, amateurs, et contemplez dans les vitrines ces merveilles aux armes de Richelieu, de Mazarin et des rois de France. Palpez de ce geste respectueux qui n'appartient qu'à vous ces *Plus excellens bastimens de France*, d'Androuet du Cerceau, au chiffre des Condé. Caressez du regard, madame, avec la discrète volupté que ne connaît point le commun des liseurs, ce volume de gravures de Mme de Pompadour, un délice revêtu d'or et d'incarnat. Prenez, tâtez incunables et elzévirs épars sur les rayons. Dans cet asile, ignoré des profanes, dorment 900,000 volumes, la plupart aux coins intacts, trésor constitué par trois grands seigneurs. Parcourant ce séjour aimable et désert, on se surprend à partager, un instant, l'égoïste sentiment de ce bibliophile qui disait : « A la Nationale se trouvent les prostituées; les vierges sont à l'Arsenal. »

Or, le conte merveilleux n'est pas achevé. Dès 1718, le duc du Maine, grand-maître de l'artillerie, trouvant la demeure de Sully un peu triste et surannée, appuyait à l'autre côté du mur de Charles V un autre bâtiment, qui longe aujourd'hui le boulevard Morland. Avancez, messieurs, et vous surtout, mesdames. Dans ces chambres, chambres à coucher, salons et salon de musique, tout respire la grâce légère et française de la Régence. Ce ne sont que glaces enguirlandées, trumeaux peints en grisaille, comme au château de Fontainebleau, dans la manière de Sauvage, fauteuils Louis XV, secrétaires en bois de rose, sans compter une pendule de Leroy, plus haute que celle de Versailles, et un coffre à bijoux, exécuté par un artiste japonais du début du dix-septième siècle, avec incrustation intérieure de nacre irisée. Suivez, mesdames, suivez le guide : parmi cette intimité pimpante, le duc conspirateur, second enfant de Louis XIV et de Mme de Montespan, promena son pied-bot, et la duchesse, « poupée du sang », créatrice de l'ordre de la Mouche à miel, ses intrigues. Et aussi, au bout de ces salons, dans l'appartement occupé par Charles Nodier, administrateur de la bibliothèque depuis 1823, naquit et grandit le romantisme. Là se passèrent ces fameuses soirées du dimanche, qu'Alexandre Dumas a décrites dans ses *Mémoires*. Là un autre bibliothécaire, Saint-Valéry, haut de six pieds et un pouce, à propos de qui Méry fit ce vers imprévu :

Il se baisse, et ramasse un oiseau dans les airs,

allumait le lustre; ou, à son défaut, l'auteur d'*Antony*. Là on voyait arriver successivement, sur le coup de huit heures, le sculpteur Barye, le peintre Louis Boulanger, les graveurs Alfred et Tony Johannot, Taylor, Sainte-Beuve, Hugo, Lamartine, de Vigny et Alfred de Musset, presque enfant, « rêvant ses *Contes d'Espagne et d'Italie* ». Et, après quelques instants de causerie, Nodier se tournait vers les poètes : « Assez de prose, disait-il; des vers, des vers, allons ! »

Mais à cet endroit du conte intervient la fée Carabosse. Le dix-neuvième siècle, en effet, considéra l'Arsenal comme une collégiale propre à fournir aux littérateurs logement et prébende. Et il en advint de lui comme du Louvre, durant de longues années envahi par des ménages d'artistes, et où Greuze connut ses pires disgrâces, retrouvant chaque soir aux pieds de sa femme un grenadier qui n'était jamais le même. A présent, il faut suivre M. Louis Batiffol, administrateur éminent et désolé.

Il nous montrera comment ses prédécesseurs, écrivains parfois célèbres, s'étaient retirés, afin de n'être dérangés par personne, à l'extrémité du bâtiment, et si l'on peut dire, volontairement « vaticanisés ». Quant aux autres bibliothécaires, poètes ou romanciers, ils s'y arrangeaient une existence tranquille, composant à leur plaisir leur bibliothèque particulière aux dépens de celle du marquis d'Argenson, pillotant sur les rayons des pièces rares, et, fonctionnaires *in partibus*, réalisant, dans le désordre et la sérénité, une abbaye de Thélème. Ah ! oui, il faut suivre, même le cœur serré, M. Louis Batiffol à travers ce déplorable fouillis et cette lamentable confusion. Non seulement le mobilier Louis XV et Louis XVI a grand besoin d'être décrassé; mais, sous des amoncellements de paperasses, qui semblent prêts pour la botte du « biffin », on retrouve des livres uniques, des pièces sans prix, des bijoux. De cet admirable fonds des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, des éditions ont disparu — quelques-unes sous le marteau du commissaire-priseur. Dans ce temple du Goût, où il suffit d'étendre la main pour cueillir trois bibles de Mayence de 1662, trois exemplaires des *Contes* de La Fontaine (édition des Fermiers généraux), *Daphnis et Chloé*, édition du Régent, avec la figure de Caylus, dite des petits pieds, qui en orne la dernière page, c'est une tradition séculaire d'abandon, d'incurie et de fuites, que l'on constate trop tard. Il faudra des années pour balayer, déblayer, sauver, classer, inventorier, cataloguer; il faudra des années et de l'argent, qui fait défaut. En attendant, les littérateurs pensionnés ont rendu un bien mauvais service aux lettres : d'un somptueux joyau, donné à la nation par les bonnes fées, ils ont tranquillement fait la bibliothèque introuvable.

Deux jours plus tard, nous renouions avec un autre dépôt, cher à la jeunesse du quartier latin, et mis sous l'invocation de sainte Geneviève. Après avoir traversé le vestibule, où règnent deux rangées de bustes porteurs de grands noms et de tristes figures (d'autres sont sous la clef, dus au ciseau de Caffiéri, Coysevox, Girardon, et qui forment une collection comparable à celle de la Comédie-Française), nous pénétrons dans le cabinet du nouvel administrateur, M. Cantinelli, antérieurement bibliothécaire de Lyon, réputé pour son habileté professionnelle et ses publications bibliographiques. Et comme nous jetons un regard sur l'horloge planétaire d'Oronce Fine, lecteur et mathématicien de François Ier et Henri II, professeur au Collège de France, le maître du logis nous dit en souriant :

— Elle ne marche plus.

— L'exposez-vous comme un symbole?

— Non; nos bibliothèques publiques marchent encore, mais elles retardent. Devenues des sortes de couvents, elles n'ont pas suivi le train de la société. Regardez mon cabinet. Les armoires enferment 3,000 volumes; elles en pourraient contenir 30,000. Nous étouffons avec un peu plus d'un demi-million d'imprimés; nous en pourrions loger un million et demi. Chaque jour, nous comptons 600 ou 700 lecteurs; nous en devrions recevoir 1,200. Enfin, dans la grande salle de travail, nous avons près de 500,000 livres; mais, par l'effet du calorifère, ils sont cuits.

— A l'Arsenal, la pagaïe; ici, le four.

— Quand j'assiste, le matin, à l'ouverture des portes, et que je considère ces étudiants ou ces hommes d'études qui se précipitent avec frénésie dans l'escalier, je ne puis m'empêcher de faire réflexion qu'il est temps que les bibliothèques nationales donnent au public ce qu'elles lui doivent. Et puisque, par une ironie du sort, la Nationale, c'est-à-dire le plus riche instrument de recherches, se trouve installée dans le quartier de la Bourse, je voudrais, au centre des écoles, constituer la Bibliothèque moderne du Travail.

Et nous entraînant dans l'immense salle du haut, qui occupe une superficie de 1,500 mètres carrés, M. Cantinelli poursuit avec chaleur :

— Je voudrais n'avoir rien à envier aux « librairies » américaines. D'abord, il importe de vider cette salle de tous ses livres, avant qu'ils soient roussis. Il suffirait, pour y réussir, de superposer deux étages de 2 mètres 20 chacun, sans modifier d'ailleurs l'aspect de l'édifice : l'architecte en répond. J'y installerais, avec la réserve, les magasins pourvus de rayonnages en épis, de parquets de fer à claire-voie, d'ascenseurs électriques : le tout divisé par sections, de vingt en vingt mètres, avec des gardiens chargés de l'entretien et de la distribution et des bibliothécaires uniquement occupés de leur section. De la sorte, un volume demandé pourrait être remis en cinq minutes, avec une rapidité mécanique.

— En quatrième vitesse.

— Asseyez-vous, monsieur, devant cette table parallèle au mur. Y voyez-vous?

— Mal. Je suis à contre-jour.

— Il ne suffit donc pas de prendre soin des livres, mais aussi des lecteurs, sous ce buste de Pasteur. Nous commencerons par disposer les tables, séparées par une allée centrale, perpendiculairement aux murs. Levez les yeux vers ces hautes fenêtres, ces pauvres fenêtres aux trois quarts aveuglées par des tablettes; nous les délivrons jusqu'au plancher et remplaçons les rayons d'imprimés par des rayons de soleil.

— Parfait! Comment ne s'en est-on pas avisé plus tôt?

— L'humanité, continue M. Cantinelli, avec une pointe de malice, progresse lentement, même dans la cité des livres. Mais il ne suffit pas au travailleur de voir clair; il a besoin de se débrouiller vite et bien.

A ce moment, ce diable d'homme nous emmène à grands pas vers l'extrémité de la salle.

— Voici la place toute désignée pour l'installation d'un catalogue en fiches, rangé dans un meuble circulaire avec des tiroirs en tôle d'acier roulant sur billes, et que manœuvrerait un enfant. A proximité, nous installons un bibliothécaire pour guider les novices dans la forêt des références. Et je désire ardemment qu'on puisse travailler, dans cette salle, tous les jours que Dieu fait, de dix heures à minuit.

— Mais la journée de huit heures?

— Nous la remplaçons par la journée intellectuelle. Au rez-de-chaussée, la réserve une fois déménagée, nous mettrons un vestiaire, un restaurant, une salle d'exposition (en attendant, nous exposons dans quelques jours une histoire de la colline Sainte-Geneviève), une salle de revues, une de journaux, et....

A cet instant précis, M. Cantinelli s'arrête, à la fois sévère, hésitant et pudique; puis, il reprit à mi-voix :

— .... A ces aménagements je rêve d'ajouter d'autres commodités. Figurez-vous que la bibliothèque Sainte-Geneviève n'a reçu jusqu'à ce jour que des âmes sans corps : elle possède une réserve, et n'a point de retiro.

Vous comprenez maintenant pourquoi, dans cette chronique et la précédente, nous avons visité nos grands fonds de livres. Il ne vous échappe pas qu'une nouvelle organisation y était devenue nécessaire. Il y manquait aussi quelque unité de doctrine et une certaine solidarité. Déjà un récent décret a rattaché la Mazarine à la Nationale. Certes, il n'a rien qui puisse contrister M. Georges de Porto-Riche, administrateur diligent, que sa gloire n'a jamais distrait de sa fonction. De bonnes langues lui prêtent ce mot : « On m'a ôté jusqu'à mon nom : je m'appelais Bibliothèque; et voici que je me nomme Palais. » Il se consolera aisément sur cette pensée que Racine, son frère aîné, lui donna l'exemple de trouver dans les palais les plus belles scènes d'un théâtre d'amour.

A bien dire, une déconvenue qui nous attendait à la commission de coopération intellectuelle de la Société des nations nous a récemment servi d'une leçon assez rude. Il importe de remettre nos grands dépôts au fil du temps. Des volontés neuves viennent de l'entreprendre; mais les crédits budgétaires n'y sauraient suffire. Qui fournira à M. Louis Batiffol les 210,000 francs qui lui font défaut, et à M. Cantinelli les quatre millions qu'il lui faut? Aussi un projet de loi a-t-il été déposé, à la Chambre, le 5 février dernier, portant constitution d'une « Réunion des bibliothèques nationales » de France, et, avec l'autonomie financière, leur accordant la personnalité civile. Ou nous nous trompons fort, ou M. Henry de Jouvenel, avec son esprit pratique, ne tardera pas à reprendre en main cette réforme calquée sur le régime des musées nationaux. Pour l'Arsenal, c'est le salut, et pour les autres l'avenir.

HIPPOLYTE PARIGOT.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

L'Académie reçoit des invitations à se faire représenter : au cinquantième anniversaire de la Société géologique de Belgique, en juillet prochain; au cinquantième anniversaire de la Société mathématique de France, du 22 au 24 mai; au congrès international de médecine et de pharmacie militaires.

L'ozone de l'air des campagnes. — On sait que l'air des campagnes contient une proportion d'ozone beaucoup plus considérable que l'air des villes. M. Coupin s'est demandé si cette abondance d'ozone dans l'atmosphère rurale ne tiendrait pas à la végétation, et si l'ozone ne serait pas produit, comme l'oxygène, par la fonction chlorophyllienne. Il a institué des expériences ingénieuses décelant le dégagement d'ozone par les végétaux sous cloche à l'aide du changement de coloration du papier de tournesol, et il en conclut, dans la note présentée par M. Dangeard, que très probablement les plantes vertes soumises à l'action de la lumière donnent de l'ozone conjointement avec l'oxygène, et que ces plantes n'en donnent pas à l'obscurité.

Double évolution d'un parasite. — MM. Chatton et Lwoff, dans une note présentée par M. Mesnil, étudient le cycle d'un nouvel infusoire asome qui vit enkysté sur la carapace d'un copépode. Celui-ci sert de nourriture à des hydraires. Dans la cavité gastrique de ces hydraires, le copépode est digéré, à l'exclusion de sa carapace. Les infusoires ne semblent pas souffrir de cette digestion de leur hôte. Ils sortent de leur kyste, s'accroissent

---

FEUILLETON DU *Temps*
DU 7 MAI 1924

CHRONIQUE MUSICALE

PARSIFAL

II

Richard Wagner avait pris le soin d'expliquer lui-même à Louis II de Bavière que l'ouverture de *Parsifal* était composée de trois thèmes conducteurs : celui de l'amour (un chant mystique), celui de la foi (un choral puissant) et celui de l'espérance (une fanfare qui prend fin sur une cadence extraite de la liturgie germanique et qu'on réentend une cinquantaine de fois, rien qu'au cours du premier acte). On retient encore, de ce premier acte, le motif de Kundry (un éblouissant trait arpégé, sinueux et rapide comme la foudre, et qui roule sur les cordes, à travers quatre octaves), l'entrée de Parsifal dont le thème éclate aux cuivres, l'agonie du cygne blessé à mort par le héros stupide (l'orchestre décrit délicatement les derniers tressaillements de l'oiseau candide), et enfin, après le voyage de Gurnemanz et de Parsifal, la longue et splendide « scène eucharistique » qui renferme la marche des chevaliers, la prophétie lancée du haut du temple par quatre voix enfantines (une gracieuse trouvaille de Gossec), l'exaltation pieuse d'Amfortas et le grandiose chœur final. Là se trouvent, sans aucun doute, les pages les plus marquantes de la partition.

Le prélude du second acte est composé du thème étrange de Klingsor, parcouru des traits chromatiques des puissances infernales et d'où se détord le motif flamboyant de Kundry. Ce prélude s'amplifie, pendant tout le monologue de Klingsor. Puis apparaît Kundry. L'orchestre décrit la bataille soutenue par Parsifal contre les amants des filles-fleurs et d'où s'élance, victorieux, le thème du « chaste fol ». Comme Renaud dans les jardins d'Armide, voici Parsifal dans les parcs de Klingsor. Des appoggiatures pressées au quatuor racontent, en ondulations fantastiques sur un rythme changeant de valse, la vie riante des *Zaubermædchen*, parmi les fleurs sauvages, flexibles et odorantes. Au cours de l'interminable duo d'amour, entre l'Hippolyte et la Phèdre de Germanie, on entend le motif de la mère de Parsifal, le thème calme et miraculeux de la lance, les harmonies de l' « Enchantement du vendredi saint » tendrement amenées par les violoncelles et les hautbois, et le motif de Klingsor, d'où remonte, peu à peu exhaussé, puis culminant, le thème du Graal.

L'ample prélude du troisième acte dépeint l'existence aventureuse, flottante et affective de Parsifal, le chevalier à l'armure noire. Le motif du « héros du renoncement », pendant l'acte, jaillit des cuivres et est repris quatre fois par les cors et les hautbois. Après les thèmes du salut et de la bénédiction, se déroule le célèbre « Enchantement du vendredi saint », dont l'analyse a été trop souvent faite dans les programmes des concerts pour qu'il soit nécessaire d'en reparler ici.

Telle est, rapidement indiquée, cette vaste fresque du théâtre musical, la plus riche et la plus puissante qu'ait enfantée l'imagination d'un dramaturge lyrique. A la vérité, l'avenir fera des coupes sombres dans cette partition singulièrement prolixe. Non se